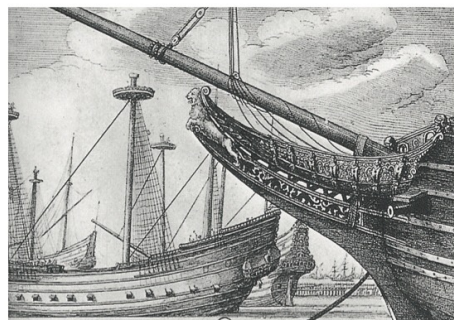


siècle 21



Littérature & société

Seizième année n°31

Automne - Hiver 2017

17 €

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE NEW YORK (2) NOUVELLES VOIX D'AMÉRIQUE

Dossier dirigé par Marilyn Hacker

Jessica Greenbaum, Tory Dent, Paul Knox, Yusef Komunyakaa,
Sharon Olds, Patricia Spears Jones...

HORS CADRE MARILYN HACKER

Une Américaine à Paris

CHRONIQUES REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL

Jean Guiloineau, Jean-Marie Chevrier, Leïla Sebbar,
Dominique Le Boucher, Roberto Ferrucci, Jérôme Vérain

COULEURS LA TERRE EST BLEUE COMME UNE ORANGE

Dossier coordonné par Marie-Claudette Kirpalani et Tirthankar Chanda

Poornima Vijayan, küçük iskender, Werner Lambersy,
Ruben Greenberg, Claudette Krynck...

ILLUSTRATIONS LA ROUTE DU CAP

Voiliers des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles



La fosse aux ours

Revue semestrielle, créée en 2002

Rédaction, administration : Siècle 21, 67 rue Vergniaud, Hall L, 75013 Paris

Épuiser les lieux (3)

Roberto Ferrucci

Traduit de l'italien par Claudette Krynck

La Comédie du livre, Esplanade Charles-de-Gaulle, Montpellier



L'équipe de La Contre Allée, La Comédie du livre, Montpellier, 2017.

Ce n'est que le lendemain de la clôture de la Comédie du livre de Montpellier, au petit déjeuner, que, resté seul, je me rends compte de ce qui s'est passé les trois jours précédents. La maison d'édition de La Contre Allée était l'invitée de cette 32^{ème} édition et certains d'entre nous, ses auteurs, étions invités par Régis Peralva et Juliana Stoppa, les deux organisateurs. Là, sous la véranda, où tous les matins, à peine sortis de nos chambres aux noms très littéraires (Chateaubriand, Mérimée, Casanova, Rabelais), nous avons pris le petit déjeuner ensemble, nous avons parlé de romans, de politique, de comment et si nous avons dormi la nuit, nous avons ri, bâillé, et appris à nous connaître. Ce matin-là je regarde autour de moi, je ressens le vide et je prends conscience d'avoir

fait partie de quelque chose de spécial. Sous la véranda de l'Hôtel d'Aragon, je regarde sur l'ipad notre photo de groupe et j'en ressens toute la force évocatrice, et la nostalgie de quelque chose – se retrouver encore ainsi, tous ensemble – qui sait si cela se reproduira et qui sait quand. J'envoie un sms à Benoît Verhille, l'éditeur, et je joins la photo de la véranda vide. Lui me répond : Mais tu ne vois pas que nous sommes encore tous là ? Il a raison, nous sommes encore ici, Benoît, Marielle, Anna, Julien, Amandine, Sophie, Pablo, Sara, Thomas, Isabel, Alfons et moi. Il peut sembler étrange, mon sentiment, peut-être exagéré, mais je sais bien de quoi il retourne et c'est pour cela que j'essaie de le raconter. Il y a presque trente ans que j'ai affaire aux éditeurs, j'en ai beaucoup changé, sans jamais en trouver un, un qui le fût vraiment, éditeur, au sens le plus plein et noble, et maintenant, enfin, après des années, je me sens chez moi. Oui, la « maison » d'édition, elle ne s'appelle pas ainsi par hasard, et elle devrait littéralement être « chez soi », pour l'écrivain. Moi, jusqu'à maintenant, je l'avais juste effleuré, ce sentiment (parce qu'il est évident que c'est de cela qu'il s'agit), au début des années quatre-vingt-dix, avec la maison d'édition Transeuropa, de Massimo Canalini, où mon premier roman, *Terra rossa*, est sorti, en même temps que *Indianapolis* de Romolo Bugaro et *Norvegia* de Angelo Ferracuti. Nous étions convaincus d'avoir déjà trouvé notre maison, mais ce fut illusoire, et ce n'est pas un hasard si tous les trois nous avons erré un peu çà et là, sans jamais trouver un port d'attache définitif. Mon idée de maison d'édition, depuis le temps où j'étais un lecteur de vingt ans et où je rêvais de devenir écrivain, était d'avoir tous mes livres publiés par le même éditeur, tous dans de très belles éditions, tous au même format, tous avec les couvertures assorties. Je rêvais de les voir alignés sur mon étagère dans une succession géométrique homogène. La traduction de cette mienne vision, c'étaient Les Éditions de Minuit, ou plutôt, en Italie, Einaudi (Einaudi de ces années-là). J'aimais tant les livres faits par Jérôme Lindon que, lors de mon premier voyage à Paris (je le raconte dans le roman *Sentimenti sovversivi*¹, publié en 2011 par Isbn, splendide éditeur dont j'espérais qu'il devînt enfin ma maison, mais qui fit faillite), je suis allé directement au 7 de la rue Bernard-Palissy, à Saint-Germain, et suis monté jusqu'au deuxième étage de l'étroit escalier de bois qui, si j'avais continué et n'avais pas en fait pris mes jambes à mon cou, m'aurait mené tout droit au bureau de Jérôme Lindon. Bureau qu'ensuite, alors que j'étais devenu un peu par hasard le traducteur de Jean-Philippe Toussaint, j'ai eu l'occasion de fréquenter – quelques minutes – les deux ou trois fois que sa fille, Irène Lindon, m'a accordé de très brèves et précieuses entrevues.

PASSANTS DU SIÈCLE



Les auteurs du Nouveau Roman (1959). De gauche à droite : Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Claude Mauriac, Jérôme Lindon, Robert Pinget, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute, Claude Ollier. © Mario Dondero (Éditions de Minuit). DR.

Voilà, maintenant, la force évocatrice et sentimentale de notre photo de groupe m'est très claire. Nous en avons parlé là, à Montpellier, avec Benoît au déjeuner, le 20 mai 2017, trouver l'occasion de tous se réunir et de faire une photo de groupe. Mais on le sait, les écrivains (et les traducteurs aussi, dans ce cas) sont des gens qui, dès qu'ils peuvent sortir de la rigueur de la page écrite, deviennent tout à coup des garnements indisciplinés, et c'est ainsi que Benoît et Marielle n'ont pas peu peiné à nous réunir tous (presque tous, manquent en fait l'écrivain Chrístos Chryssópoulos et les traducteurs Anne-Laure Brisac et Georges Tyras), mais à la fin, les voilà tous, au stand de La Contre Allée. C'est juste après ce clic, sans avoir même encore vu le résultat, que j'ai pensé à la photo que mon compatriote Mario Dondero a faite il y a bien des années, en 1959, justement au 7 de la rue Bernard-Palissy, photo historique, qui réunit le groupe des nouveaux romanciers, des Prix Nobel Samuel Beckett et Claude Simon à Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute. Certes, accoler les deux photos en leur donnant le même poids est inapproprié, presque un acte mégalomane. L'appartenance à une « maison », même si, dans ce groupe de 59, certains n'appartenaient pas au catalogue Minuit.

Et là, dans la salle du petit déjeuner vide, je ne l'écris pas par pure nostalgie, et ce n'est même pas la première fois que je le dis, Benoît

Verhille est l'éditeur qui m'évoque le plus Jérôme Lindon. Peut-être parce que, pour accéder aux bureaux de La Contre Allée, à Lille, il faut monter un escalier raide, lui aussi de bois, ou peut-être parce que je retrouve beaucoup de Benoît lorsque je relis le très beau *Jérôme Lindon* de Jean Echenoz, publié par Minuit et par Adelphi en Italie, sous le titre *Il mio editore*, et je repense aux récits que m'en ont faits Jean-Philippe Toussaint et Patrick Deville. Ou peut-être même que c'est juste un jeu ce qu'il me plaît de faire ici, tandis que je cherche du regard les traces laissées par Amandine et par Alfons, par Pablo et Isabel. À vous de choisir. Ce n'était qu'une tentative pour remplir un espace vide empli les jours précédents des voix, des sourires, des bâillements d'un petit groupe d'écrivains qui, à La Contre Allée, se sentent à la maison.

Musée du Luxembourg, 19 rue de Vaugirard, 75006 Paris

Je le savais déjà, que devant ce tableau il y aurait une cohue maximum, que j'aurais à batailler – gentiment – pour réussir à le regarder nettement, pleinement, sans personne devant. Le titre du tableau est *Le coin de table*, peint par Henri Fantin-Latour en 1872, et autour de cette table, de restaurant peut-être, on reconnaît d'emblée Paul Verlaine, avec ce visage de professeur de lycée dont les doigts serrent le pied d'un verre de vin rouge et un très jeune Arthur Rimbaud, tourné vers lui, qui le regarde, le menton posé sur la paume de la main et l'expression pas du tout maudite d'un lycéen. On l'a vu un nombre infini de fois, ce détail, isolé du reste de la toile, l'image la plus célèbre des deux poètes, maître et élève, mais pas seulement. Les deux noms marquants de ce groupe appelé *Les Poètes maudits*. Derrière eux sont représentés six autres personnages, eux aussi poètes sauf un, Camille Pelletan, homme politique. Au-delà de la valeur artistique de la peinture, ce qui compte le plus, c'est sa force évocatrice. Une force dont on ne saurait dire si elle est restée aujourd'hui intacte, mais qui à coup sûr a marqué au moins quelques générations d'étudiants, lycéens et universitaires italiens qui, dans les années soixante-dix et quatre-vingts, prenaient le train avec quelques dizaines de milliers de liras en poche et le billet kilométrique ou plutôt ce billet vert (avec la réduction pour les moins de vingt-six ans), la destination était la plus romantique de toutes : Paris, Gare de Lyon, demi-journée de voyage, emplie pour moitié d'excitation et de la lecture de Baudelaire et des poètes maudits. Les heureux

propriétaires des premiers *walkmans*, ensuite, avaient dans leurs écouteurs Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré. On voyageait de nuit, aucun moyen de wagon-lit ou de couchette, et les vers de Verlaine (*Les sanglots longs/des violons de l'automne/bercent mon cœur/d'une langueur/monotone*), nous les lisions à la lumière de la veilleuse. Et puis aussi il y avait une question de durée qui faisait que, d'où qu'on parte en Italie, le voyage en train pour Paris était toujours trop long, il y avait les arrêts à la frontière, pour le contrôle des papiers et cette séparation du train en deux, étrange à nos yeux (qui prenait quelquefois par surprise celui qui peut-être était allé dormir dans le compartiment vide d'un autre wagon), à cause de la différence des rails en Italie et en France. Il y avait donc ce très long délai entre le départ et la Gare de Lyon, durant lequel on pouvait faire tant de choses. Les moments longs et magnifiques de la lecture et des débats autour des *Illuminations* de Rimbaud ou des *Fleurs du Mal* de Baudelaire. Et à peine arrivés, les bagages dans la petite pension conseillée par quelqu'un qui était déjà venu et vite au Louvre pour tout regarder, au Jeu de paume pour voir les Impressionnistes, ou à Marmottan, pour admirer les nymphéas de Monet.

Et puis il y a l'autre tableau de Fantin-Latour, *Un atelier aux Batignolles*, où l'on voit Édouard Manet assis devant son chevalet, le pinceau à la main, maître reconnu, et autour de lui, parmi les autres, son presque-homonyme Claude Monet (combien de fois les avons-nous confondus ? Quelques-uns même à l'examen d'histoire de l'art) et puis Auguste Renoir chapeau sur la tête, et ce tableau est comme le résumé de ces cours qu'au moins plusieurs générations d'étudiants ont suivis de l'autre côté des Alpes, véritables incursions qui avaient pour but de nous imprégner de ces atmosphères et de ces couleurs, de ces Impressionnistes, avec le désir à peine voilé d'essayer d'imiter, pourquoi pas, ces poétiques, ces manifestes, d'essayer de faire groupe nous aussi, d'être un peu maudits et un peu impressionnistes, un peu quelque chose en somme, qui nous pousse à créer, à écrire ou peindre. Et illico nous le faisons, dans ces bistrotts aux noms appris des poésies de ces poètes, des chroniques littéraires et des romans.

Qui sait si Fantin-Latour fut conscient d'avoir peint deux tableaux qui pour autant d'étudiants d'il y a quelques décennies (et pas seulement, je l'espère) valent plus qu'un manuel d'histoire de la littérature, plus qu'un manuel d'histoire de l'art. Nous regardions ces peintures et immédiatement nous venait le désir de nous réunir, de

sortir des schémas, de fonder une revue, d'écrire un manifeste, d'organiser une exposition collective. D'essayer de faire de l'art, en somme.

Aujourd'hui, cela va de soi, tout est différent. Mieux ou pire, on le dira dans bien des années. Aujourd'hui, avec le *low cost*, les durées sont très réduites, trop. On ne voyage plus : on se déplace. Et dans ces très brefs délais il n'y a que le temps de contrôler les emails, de poster sur Instagram une photo de sa valise ou de la salle d'attente, et dans la brève durée du vol on ne peut sûrement pas se réunir en groupe et discuter de Monet ou de Toulouse Lautrec, d'Apollinaire ou de Zola, sans parler aussi du poids des bagages qui souvent fait justement sacrifier les livres (même si on peut aussi lire aisément les poètes maudits sur Kobo ou Kindle). Et c'est que justement, oui, les temps ont changé, les temps de parcours et ceux de cette époque, avec le pour et le contre, et à raison on pourrait faire remarquer qu'aujourd'hui, grâce à la rapidité du déplacement, le temps dont on dispose pour séjourner dans la destination choisie a considérablement augmenté, plus de temps pour tout, y compris pour visiter l'exposition de Fantin-Latour au Musée du Luxembourg, par exemple.

Une chose est peut-être certaine : aujourd'hui, même si l'on peut trouver çà et là des groupes littéraires ou picturaux, ils n'auront jamais l'impact, la force des Poètes maudits ou des Impressionnistes, ni l'éclat qui transparaît dans les deux tableaux de Fantin-Latour. Aujourd'hui, très probablement si nous voulions faire partie d'un groupe artistique, il faudrait aller sur Facebook et après, il n'y aurait alors aucun peintre capable de faire notre portrait au coin d'une table ou dans l'atelier de quiconque. Il pourrait tout au plus faire un *snapshot* de la page Facebook ou du blog, ou de Pinterest. Ou bien nous trouverions quelque part un *selfie* du groupe réuni autour d'un *spritz* qui, somme toute, est l'équivalent du verre de rouge serré entre les doigts de Verlaine. Mieux ? Pire ? Qui sait. Reste le fait que ces deux peintures nous parlent encore aujourd'hui, et portent avec elles livres sur livres, tableaux sur tableaux. Elles sont l'instantané de deux moments cruciaux de l'histoire de la littérature et de l'art. Difficile de dire si aujourd'hui pour les jeunes de vingt ans ces deux toiles évoquent les mêmes choses. Nous, nous ne pouvions les voir qu'en vrai, ou reproduites dans un livre. Il fallait les chercher, en somme, avec le désir obstiné de les trouver, de les regarder. Aujourd'hui il est si facile de tout avoir sous les yeux que nous ne regardons plus rien,

deux mots tapés sur Google et hop. Tiens, oui, peut-être cela vaudrait-il vraiment la peine de choisir ce que seul fait quelqu'un qui a peur de l'avion. On pourrait le faire à nouveau en train, le voyage vers Paris. Descendre de bon matin à la Gare de Lyon, prendre le petit déjeuner au bistrot, et foncer voir *Le coin de table* et *Un atelier aux Batignolles*. Et voir, aujourd'hui, l'effet que cela fait.

Traduction inédite. DR.

Roberto Ferrucci est écrivain. Il habite Venise. Il vient de publier Ces histoires qui arrivent, Éditions La Contre Allée, traduction de Jérôme Nicolas.

Claudette Krynk est traductrice d'allemand, d'anglais et d'italien.

1. *Sentiments subversifs*, traduit par Jérôme Nicolas, a été publié une première fois dans la collection « Les bilingues » de la Meet de Saint-Nazaire, dirigée par Patrick Deville.